

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul GAIST

Dieu ne meurt pas

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 261-263

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Dieu ne meurt pas

Le 6 août 1875, un grand homme mourait à Quito, frappé par le poignard de la Franc-Maçonnerie. Il accomplissait des œuvres qui inquiétaient la secte. Grâce à lui, le Christ régnait dans l'Equateur; la république était consacrée au Sacré-Cœur et l'impiété bannie au-delà des frontières.

Dans nos temps de liberté, pareille chose ne pouvait durer : c'était laisser la tyrannie reprendre l'empire. On condamna ce héros qui par sa lutte acharnée contre le mal avait vaincu la Révolution et ramené la paix, la prospérité dans sa patrie.

Mais, en mourant martyr du devoir, Garcia Moreno laissa tomber de ses lèvres une parole mémorable : « Dieu ne meurt pas ! » Parole effrayante pour ses assassins mais d'ineffable consolation pour les admirateurs de son œuvre.

A l'heure actuelle où la Franc-Maçonnerie à la tête des gouvernements, persécute ouvertement l'Eglise et travaille à détruire toute religion, où l'action catholique sous l'impulsion des Souverains Pontifes, s'organise pour lutter efficacement contre l'influence de la secte, peut-être est-ce faire œuvre d'opportunité que de rappeler la parole du héros chrétien et les hauts enseignements qu'elle renferme.

Elle a été pour cet homme à la foi vive et aux ardeurs d'apôtre le moteur de ses œuvres, le secret de sa persévérante énergie, le principe de son triomphe. En effet, la grande idée d'un Dieu vivant au milieu des hommes et concourant avec la volonté humaine à l'établissement du règne de Jésus-Christ agissait si puissamment sur son âme que jamais il ne recula devant l'effort et que le sacrifice

avait pour lui tous les attraits du plaisir. Son ardeur pour le travail effrayait les plus courageux. <sup>1</sup>

On aurait pu croire en le voyant agir qu'il fondait tout espoir de succès sur son activité personnelle. Mais non. La Providence a toujours eu dans les oeuvres qu'il a entreprises la place d'honneur. Par une incessante prière il appelait la bénédiction du ciel sur le champ de ses travaux.

Il le laboura longtemps sans relâche, le prépara et l'arrosa de ses sueurs. Puis, il sema à pleines mains la vérité. Oh ! qui pourrait dire l'ardeur qu'il mit dans raccomplissement de cette divine mission ! Aussi la moisson fut-elle abondante. Dieu la fit mûrir avec une complaisance de père. Les nuages du mensonge et de l'erreur disparurent du ciel de la patrie. La paix remplaça la guerre, les sciences furent cultivées, les arts refleurirent et la joie brilla sur tous les fronts.

A la vue de ce prodige, Garcia Moreno disait : « Qu'importe à mon œuvre que je meure ! Dieu ne meurt pas. Il sera là pour achever le grand ouvrage de la restauration nationale et de la réforme religieuse. Le Cœur de Jésus à qui j'ai consacré l'Equateur gardera ma patrie ». <sup>2</sup>

La religion profonde de cet homme extraordinaire exaspérait ses adversaires et les jetait dans le délire. Ils ne pouvaient assez maudire :

« Ce moine grand prêcheur parlant toujours de Dieu »

l'ami des Jésuites et de Pie IX, l'ennemi irréconciliable des hérétiques et des francs-maçons. Mais lui, regardant ces malédictions comme un titre d'honneur, continuait fièrement son chemin sans dévier d'un pas et de son bras de fer brisait toutes les résistances.

Sa grande crainte était de finir ses jours par une fin

(<sup>1</sup>) A Paris, il étudiait seize heures par jour et plus tard il se plaignait de trouver dans le sommeil une insurmontable barrière.

(<sup>2</sup>) Vie de Garcia Moreno, par le R. P. Berthe.

vulgaire. Il voulait mourir ou soldat ou martyr. Le « Dieu qui ne meurt pas » lui accorda la mort qu'il désirait. Et de même qu'il y eut un Judas pour trahir le Sauveur du monde et des bourreaux pour le crucifier, parmi ceux que le sauveur de la patrie équatorienne avait comblés de ses bienfaits, il y eut un traître et un assassin dont la synagogue moderne aussi hypocrite que l'ancienne dirigea les coups.

La victime en léguant à la postérité, comme un dernier souvenir, la parole que nous avons citée, donne aux catholiques une grande leçon. Ah ! s'ils savaient comme cet homme mettre la Providence à la base et au cœur de leurs oeuvres, s'ils avaient non seulement le courage de l'action, mais aussi celui de la prière qui fait agir Dieu, ils compteraient moins de défaites et plus de triomphes. Ils n'auraient pas la douleur de voir le chef d'une nation catholique proclamer du haut de la tribune, après une élection, « que le ciel se désintéresse des choses de la terre, que le Dieu qui devait armer d'un papier vengeur la main de l'électeur et pulvériser de sa foudre les urnes criminelles se montre d'une indifférence sans pareille ». Un tel outrage à la majesté divine ne pouvait manquer de se produire, à la suite de tant d'autres, dans un pays où les directions du Chef de l'Eglise sont discutées et rejetées par le grand nombre et dans lequel on a laissé s'établir le proverbe : « Les catholiques n'osent plus rien, on ose tout contre eux ».

P. GAIST